

couronnement de leurs prédications, à couvrir le sol de la Bretagne de leurs grandes croix de pierre (1).

Alors que là-bas, dans les champs désolés de Carnac et de Lochmariaker, le granit des menhirs et des dolmens nous rappelle le sang des victimes inhumainement versé, n'est-ce pas à bon droit que le granit des Calvaires nous rappelle le sang du Juste répandu pour le salut du monde ?

Comme les villages bretons, les grandes villes ont leur mission et leur érection de calvaire. En 1737 c'est le tour de Dijon. La grande croix fut plantée près de la porte Guillaume : « A mesure que M. le Curé de St-Philibert faisait les prières et la bénédiction, — nous disent les mémoires du temps, — une infinité de particuliers s'empresaient de baiser la croix de la mission... Plusieurs fondaient en larmes, et chacun est retourné de cette pieuse cérémonie avec des sentiments de componction comparables à ceux que les écrivains ecclésiastiques nous rapportent des fidèles de Jérusalem à la fameuse exaltation de la vraie Croix. » Ainsi parle le chroniqueur de la mission de Dijon; ainsi parleront tous les chroniqueurs des missions futures, relatant une plantation de croix; tous vous parleront des fruits merveilleux de salut, produits par cette cérémonie, et de l'empressement des peuples à baiser la croix, et des larmes répandues et des conversions opérées.

C'est qu'en effet (le Directoire des *Exercices* de S. Ignace le dit fort bien) rien n'est efficace comme le spectacle de la croix pour exciter dans l'âme du pécheur la haine du péché : Si la Justice de Dieu a ainsi traité le bois vert, que fera-t-elle du bois sec !

Rien n'est efficace comme le spectacle de la croix pour faire naître l'espérance dans l'âme tremblante; Celui qui sur ce bois, — c'est la réflexion de S. Augustin, — vous a donné infiniment plus, à savoir le Sang de son Fils, comment ne vous donnera-t-il pas la vie éternelle, qui est chose infiniment moindre ?

Rien n'est efficace comme le spectacle de la croix pour enflammer le zèle apostolique. Comment ne pas travailler à racheter les âmes, quand Jésus les a payées si cher ?

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, S. Alphonse de Liguori avait admirablement compris toutes les leçons de la Croix; aussi, devenu missionnaire et chef d'une vaillante armée de missionnaires, se fit-il un devoir de terminer toujours ses missions par l'érection d'un Calvaire. Comme jadis S. Pierre d'Alcantara, il portait lui-même la lourde croix sur ses épaules jusqu'à l'entrée de la ville ou du village. Là le Calvaire était solennellement érigé; le Saint, devant ce trophée, parlait alors des mystères de la Passion avec une émotion qui gagnait les assistants, affermissait les âmes déjà conquises et attirait invinciblement les pécheurs, jusque-là rebelles à la grâce : « *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham !* »

Les Pères du Saint-Rédempteur, — leur nom leur en faisait une douce obligation, — ont largement contribué à répandre dans le monde une pratique si chère à leur saint Fondateur.

Le mercredi 1<sup>er</sup> août 1787, Alphonse de Liguori mourait, pressant fortement son crucifix sur sa poitrine : de la part du grand amant de la Passion, c'était pour l'image du Sauveur un dernier acte d'amour.

Encore quelque six ans, et de l'autre côté des Alpes un Conventionnel va raviver la haine contre la croix : « Vous l'avez vu, s'écrie Chaumette à la tribune, le fanatisme a lâché prise; nous nous sommes emparés des temples qu'il nous abandonnait; nous les avons régénérés... Nous n'avons point offert nos sacrifices à de vaines images, à des idoles inanimées; non, c'est un chef-d'œuvre de la nature que nous avons choisi pour représenter la Raison et cette image sacrée a enflammé nos cœurs. »

1. Au chapitre suivant, nous ferons l'histoire de ces fameux Calvaires.

En effet dans les églises de Paris, croix et images avaient été renversées et, pour que la profanation fût plus sacrilège, dans le sanctuaire de Notre-Dame, à la place du grand crucifix jeté à terre, on exalta, on encensa, on adora, vaine idole de chair, la Maillard, une actrice de l'Opéra. C'était l'acte suprême de la haine envers la Croix du Sauveur.

L'excès du crime amène une réaction.

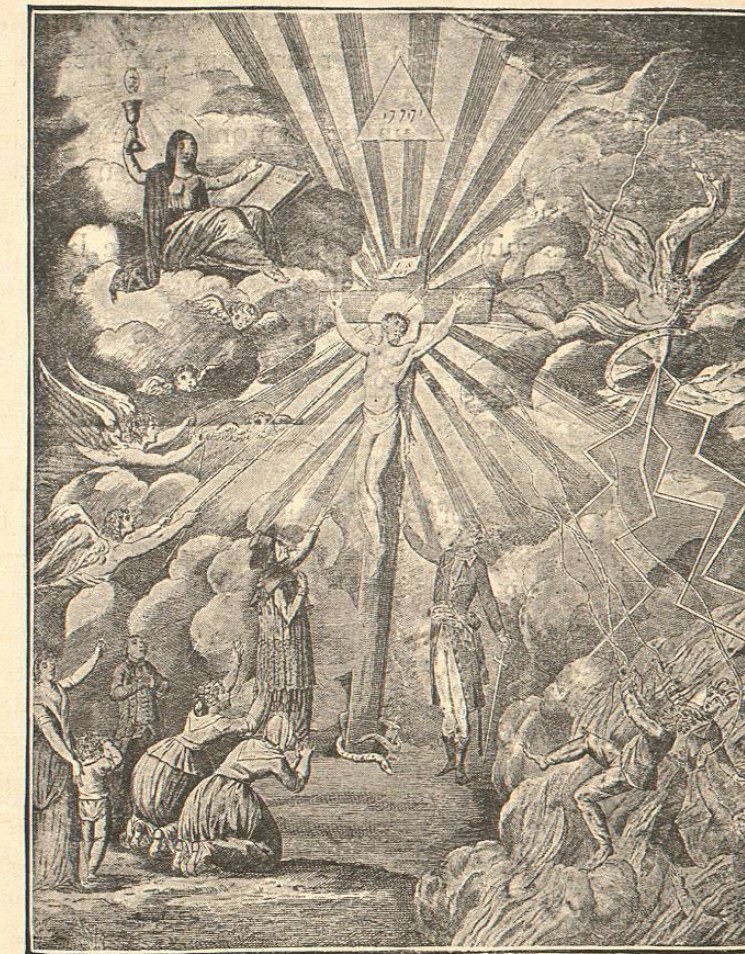
Dès 1806, Napoléon couvre de sa protection les abbés de Rauzan et de Forbin Janson qui, par les Missions de France, vont remettre la foi dans les âmes, l'Eucharistie dans les tabernacles, le crucifix sur les autels et les Calvaires sur les places de nos villes.

En 1821, Reims a sa mission et sa plantation de croix. Pendant plusieurs jours on voit tous les habitants, commerçants et hommes de peine, femmes du peuple et grandes dames travailler, pelle et pioche à la main, au terre-plein sur lequel doit s'élever le Calvaire monumental. Le brancard qui sert à la translation du Christ est long de soixante pieds. Il est porté à tour de rôle, par huit divisions de la garde nationale, de deux cent quarante hommes chacune. Cinquante mille personnes font escorte au triomphateur.

Le mercredi des Cendres, 3 mars 1824, douze prêtres, sous la direction de M. Rauzan, ouvrent à Dijon une mission non moins féconde que celle de 1737. Dans la nomenclature des missionnaires, je lis : « M. Bach, à la cathédrale, chargé des détails relatifs à la plantation de la croix et à l'exercice des divisions des porteurs de la croix. »

Il fallait que nos pères attachassent une bien grande importance à cette fête en l'honneur du Crucifix pour qu'un des missionnaires, pendant les six semaines que durèrent les saints Exercices, ait eu pour fonction spéciale de préparer cette plantation de croix, comme couronnement de la Mission.

Dès le 29 mars, une souscription avait été ouverte pour subvenir aux frais du Calvaire. En moins de six jours, 13,000 francs étaient recueillis.



LE LÉGAT DU PAPE ET BONAPARTE RELEVANT LA CROIX.  
Curieuse gravure de l'époque, conservée à la Bibliothèque Nationale (1).

1. « Cette gravure traduit de naïve manière le triomphe de la religion et l'impuissance des athées. Elle porte en légende ces mots : Napoléon Bonaparte, Premier Consul, s'est rendu à Notre-Dame, église cathédrale de Paris, pour y entendre la sainte messe célébrée par le cardinal Caprara, légat *a latere* près le gouvernement français, le 18 avril 1802, an X. » (*Rome*, n° du 8 juin 1905.)

Huit jours avant la cérémonie, un appel est fait aux hommes de bonne volonté, désireux de porter la croix. Plus de six cents se font inscrire et sont répartis en sections qui doivent tour à tour soutenir le précieux fardeau.

Le 22 avril toute la garnison est sous les armes. Vingt-cinq coups de canon retentissent et l'immense cortège s'ébranle à travers les rues de la ville. Jadis nos vieux rois étaient portés sur le pavois par les leudes fidèles. Eurent-ils jamais triomphe égal à ce triomphe où, parmi les acclamations d'un peuple, l'image du Christ, Roi crucifié, était portée sous des arcs d'or et de verdure, jusqu'au piédestal glorieux que l'amour lui a élevé ?

Comme Reims et Dijon, un grand nombre de villes de France, Orléans, Amiens, Bordeaux, le Mans, Rennes, Metz, Besançon... eurent alors leur mission, et la plupart leur croix de mission.

Les campagnes suivent l'exemple des villes. Le Père Sellier, vaillant missionnaire de cette époque, couvre de Calvaires les bourgs et les hameaux qu'il évangélise. Nous pourrions, après cinquante ans, refaire sur une carte le tracé de ses courses apostoliques, en prenant pour points de repère et pour jalons les croix qu'il a successivement élevées à Étaples, à Berneuilles, à Ambleteuse, à Parenty, à Desvres, à Saint-Quentin, à Coulomb, à Saint-Folquin, à Wissent, à Crémarest, à Nédonchel, à Verchoch et en vingt autres lieux de l'Artois ou de la Picardie.

En 1841, il vient de prêcher la mission à Desvres, gros bourg du Pas-de-Calais ; la fatigue des derniers jours lui a donné une fièvre violente : n'importe, il veut présider à sa chère plantation de croix ; il quitte le lit, prêche au pied du Calvaire son Dieu crucifié, puis se remet au lit, épuisé mais content.

Un jour, à Chandeyrolles, il eut une grande joie. Comme jadis S. Pierre d'Alcantara plantait la croix sur les sommets les plus élevés de l'Estramadure, le P. Sellier fixa l'image du Sauveur sur le pic le plus élevé des Cévennes, au milieu même des populations protestantes. Oui, ce jour-là l'Apôtre fut heureux, il lui semblait qu'à la vue de cette croix, Dieu allait pouvoir dire, comme au livre d'Isaïe : « Voici que je vais placer mon signe bien haut à la face des peuples — *ad populos exaltabo signum meum* — et vous saurez, race hérétique, en voyant, malgré vous, mon image, que je suis le Seigneur — *et scies quia ego Dominus* (1). »

Quelle joie encore éprouva le saint missionnaire à Rochepaule, proche de la Louvesc ! Lui-même épancha son cœur dans une lettre du 22 mars 1832 : « La plantation de croix doit se faire lundi : un habitant a donné l'arbre qui a plus de cinquante pieds de haut ; plusieurs chevaux auraient eu peine à le traîner ; les jeunes gens de Rochepaule l'ont porté à bras, pendant plusieurs lieues, à travers les précipices et avec des fatigues incroyables. On parlait de leur adjoindre pour cette rude entreprise quelques gars de la paroisse voisine : « Non, non, dirent-ils, c'est à nous à porter notre arbre ! » Et ils continuèrent leur tâche ; c'était le carême ; beaucoup étaient encore à jeun à six heures du soir. « Voilà, concluait le P. Sellier, voilà de la foi, ou il n'y en a nulle part. »

Une punition du ciel, que le bon Père aimait à raconter, avait sans doute contribué à lui donner cette ardente dévotion envers la croix du Sauveur : c'était au début de ses missions, au printemps de 1818. Un riche marchand était venu pour affaires à Cagny, petit village situé à trois kilomètres d'Amiens. Dans une ferme où il descendait, il se mit à plaisanter sur un grand crucifix que le P. Sellier allait, le jour même, bénir solennellement dans l'église de la paroisse. Après dîner, le marchand reprend la route

1. *Isaïe*, XLIX, 22, 23.

d'Amiens. Il passe devant le Calvaire qui s'élève au milieu du hameau de Boutillerie. A sa vue, il renouvelle ses blasphèmes contre la croix ; mais soudain son cheval l'entraîne, le jette à terre et lui brise les côtes ; il mourut sans prêtre et sans Dieu. Les blasphèmes de ce misérable étaient l'écho lointain mais ininterrompu des blasphèmes que nous avons entendus tomber des lèvres de l'impiété ou de l'hérésie ; c'était toujours l'acte de haine envers le signe de la Rédemption, et ces vingt ans que le P. Sellier passa à couvrir de Calvaires le sol de deux provinces, ce fut bien envers la croix l'acte incessant d'amour : *signum cui contradicetur*.

Hélas ! le mot d'ordre contre le crucifix partit parfois du trône : pauvres rois ! ils oubliaient qu'un pouvoir est bien faible quand il n'a plus la religion pour sauvegarde. Sur le Mont Valérien, près de Paris, se dressait un Calvaire, cher aux Parisiens. En décembre 1830, la croix fut brutalement arrachée par ordre du ministre Ménilhon. Cet acte barbare arrachait à Charles de Montalembert une ardente protestation : « Hommes venus avec l'orage et que l'orage ne respecte point, écrit-il dans l'*Avenir* du 11 janvier 1831, elle vous était donc bien à charge cette croix qui, du haut du Calvaire, planait à la fois, sur Saint-Cloud et sur Neuilly, sur les vaincus et sur les vainqueurs. Elle vous importunait donc rudement cette pieuse ardeur des fidèles qui enveloppaient la montagne pour y chercher les saintes consolations ou pour y pleurer sur une poussière aimée ! » Quelques semaines plus tard, le 14 février 1831, une populace en délire se ruait sur l'église Saint-Germain l'Auxerrois, renversait les autels et brisait les croix.

Indigné de cette profanation sacrilège, Montalembert reprend la plume et trace ces lignes vengeresses, belles entre toutes celles qui ont été écrites sur la Croix : « ... Il s'est trouvé, dans ce monde de misères et de crimes, un symbole de gloire et de vertu ; dans ce monde, où la force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté ; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation. Celui qui s'est nommé le Fils de l'homme a légué l'instrument de son supplice à l'humanité et, pendant dix-huit siècles, l'humanité s'est prosternée devant ce legs sacré.

« Jusqu'à lui les rois et les riches seuls avaient des enseignes et des bannières. Il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent leurs leurs pour l'adopter.

« La croix du Christ a toutes les destinées du monde moderne. Elle s'est associée à toutes ses adversités et à toutes ses gloires. Elle a servi de base à ses institutions et d'étendard à ses armées. Elle a consacré les pompes les plus illustres de la civilisation comme les émotions les plus intimes de la piété... C'est du haut de la Croix que la terre a reçu les premières leçons d'une liberté, la seule vraie ; d'une égalité, la seule possible. Elle est l'abrégé de notre histoire, le code de nos devoirs, la garantie de nos droits, le signal de notre affranchissement, le sceau de notre avenir.

« Et maintenant il s'est trouvé dans le monde un peuple qui s'est proclamé le pontife de la civilisation, le libérateur des nations, le maître de l'avenir, et ce peuple a brisé la croix ! Ce peuple, c'est le peuple de Paris (1). »

C'est le peuple de Paris, trompé par de faux docteurs, excité par des meneurs, qui brisait ainsi la croix. — Ce n'est pas de son propre mouvement qu'il faisait ainsi l'acte de haine envers le crucifix ; car d'instinct, le peuple aime le crucifix, consolateur de sa misère. Même au milieu de ses pires excès, il est porté à le vénérer. On le vit bien en février 1848. La révolution venait de détrôner le roi qui, en décembre 1830, au Calvaire du Mont-Valérien, avait détrôné le Christ. Les émeutiers assouvissent leur fureur en

1. *Avenir*, février 1831.

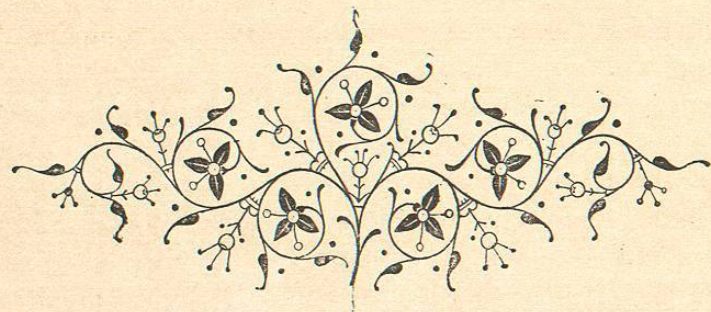
saccageant le palais des Tuileries. Ils arrivent à la chapelle, ornée d'un magnifique crucifix. A sa vue, plusieurs s'arrêtent, incertains, hésitants : « *Mes amis*, leur crie un élève de l'École Polytechnique, *voici notre maître à tous !* » et de son bicorné il salue la sainte image.

A son exemple tous se découvrent, prennent le christ avec respect, et le portent en triomphe jusqu'à l'église Saint-Roch. Partout sur le passage les témoins s'inclinent avec amour. C'est l'acte d'amour, parti du cœur du peuple !

Cette même année, Lacordaire (1), prêchant à Notre-Dame sur l'existence de Dieu, faisait allusion à ce triomphe du Christ dans les rues de Paris : « Grâce à Dieu, dit-il vers la fin de son discours, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous ; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises et comme associée à son triomphe l'image du Fils de Dieu fait homme ! »

A ces mots les applaudissements interrompent l'orateur, et ébranlent les voûtes de l'antique cathédrale. C'est le peuple qui veut une nouvelle fois attester son amour au Dieu crucifié.

1. Conférences de Paris, 1848.

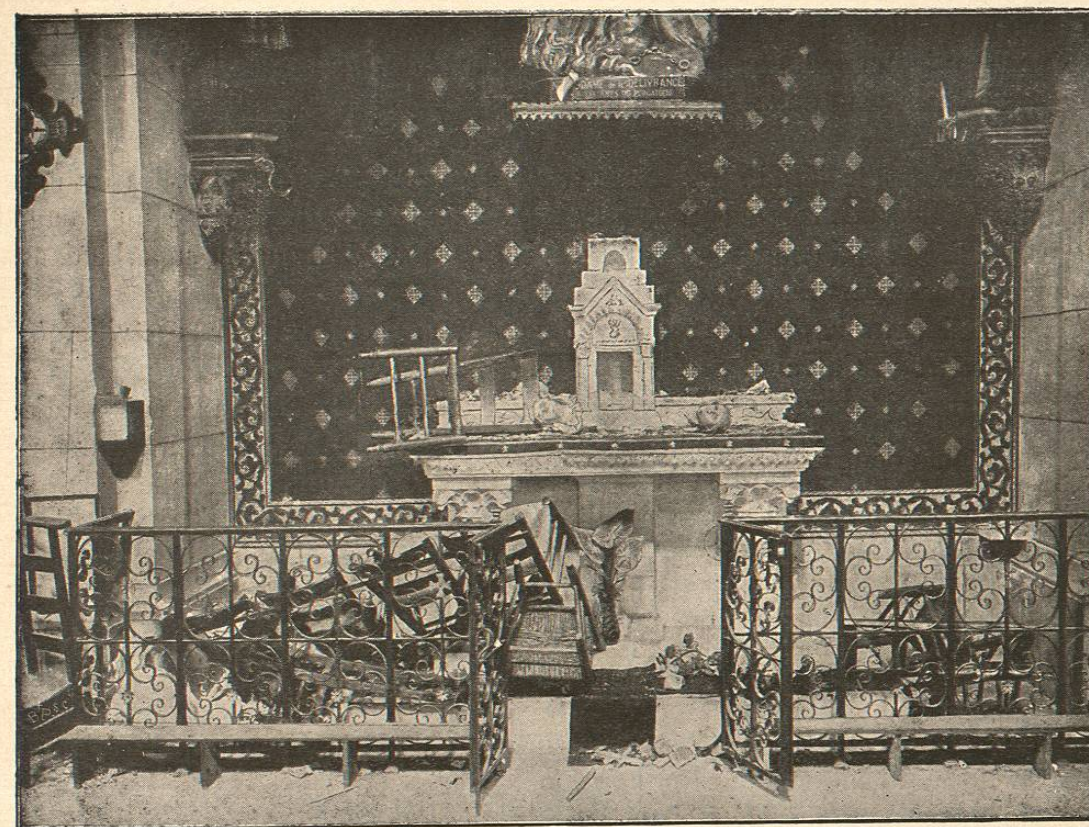


## § VII. — LE SIGNE DE CONTRADICTION, DE NOS JOURS.

De nos jours la haine a-t-elle désarmé ? Satisfaite de dix-huit cents ans d'hostilité, l'impiété a-t-elle fait trêve à ses honteux exploits ?

Hélas ! ouvrez les yeux : depuis trente ans, c'est la guerre à la croix, dans la France laïcisée. Sous le regard des écoliers, on a vu des maîtres arracher le crucifix de la muraille et le jeter, en morceaux, dans la boîte aux ordures.

A l'hospice, sous le regard des moribonds, on a vu des infirmiers arracher aux murs des dortoirs le crucifix qui allégeait la souffrance, consolait l'agonie, sanctifiait les derniers instants,



SAC DE L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH, A PARIS  
le 20 août 1899.  
Le crucifix a été arraché au tabernacle.

En maints endroits, au cimetière même, on a renversé la vieille croix de pierre dont les bras, noircis par le temps, s'étendaient bénissants sur ceux qui dorment en attendant le grand réveil. Telle, la profanation encore récente du Calvaire de Montataire, dans le département de l'Oise. Tel le sacrilège de Sens, plus récent encore.

Et les croix que les siècles de foi avaient élevées dans les villes et les campagnes, sur les places, aux carrefours, et celles qui, plus récemment, furent plantées par les Rauzan, les Forbin Janson, les Sellier... que sont-elles devenues ? Plusieurs sont tombées de vétusté, soit ; d'autres gênaient l'alignement des villes hausmanisées, on les transféra sans bruit à l'intérieur des églises : (au culte, de nos jours, ne faut-il pas du